

L'exécution de la Cantate de Paul Paray

Récit de Monsieur Albert Besnard, Membre de l'Institut,

Directeur de la Villa Médicis

La grosse affaire est l'exécution de la *Cantate* de Paray, pensionnaire de troisième année. Elle aura lieu dans la bibliothèque, où l'on dresse des gradins pour les musiciens, au nombre de soixante, quantité inusitée et innovation dangereuse, car, l'an prochain, il se pourrait faire que le nouveau musicien en réclamât cent. Total ruineux pour le budget de l'Académie. Les invitations sont lancées, il y aura deux buffets, un pour nos invités, l'autre pour les parents et amis des musiciens, ce qui, je pense, empêchera tout mélange gênant. Ainsi raisonnons-nous dans notre inexpérience, qui reçut en ce jour une grave leçon.

C'est fait... La *Cantate* eut un plein succès et s'acheva dans le délire des bravos et des louanges jetés à la volée. La noble amie de Wagner, l'élève de Liszt, Mme H..., enfin, me retint au passage pour me dire que, depuis Beethoven, elle n'a rien entendu de plus beau. Paray lui-même trouve qu'elle exagère.

Tout le monde s'est levé. J'offre mon bras à l'ambassadrice des Etats-Unis, pour la mener au buffet, que je trouve envahi par la foule de parents et amis des musiciens que l'on eût juré avoir été recrutés dans la rue. Et moi qui les croyais rassasiés ! Je fis des efforts inimaginables pour me frayer un chemin; en vain : à peine avais-je pu m'y installer qu'un bras armé d'une main douteuse harponnait les gâteaux, les petits fours, les crèmes et les passait par-dessus mon épaule à cette population bizarre, pour laquelle je croyais avoir assez fait en abandonnant un buffet pour elle. Ce bras appartenait à un abbé qui porte un nom curieux : l'abbé Boccaforni (1). Petit, frisé, un peu chauve, il portait d'une façon souriante, au milieu d'un visage rasé, un nez long et pointu, sous lequel s'ouvrait à l'aise une grande bouche aux lèvres minces, au-dessus d'un menton bleu.

Je me consolai de tout ce désordre en me disant que cette façon d'abuser de l'hospitalité est sans doute un reste des vieilles habitudes romaines. Jadis, en effet, à certaines fêtes, les grands seigneurs ouvraient leurs palais aux riches comme aux pauvres, et tous partageaient les reliefs des festins, ce qui réjouissait fort les grands seigneurs. Faisons donc comme eux, me dis-je, réjouissons-nous du plaisir momentané que notre faste d'un jour a pu procurer à des estomacs trop heureux d'échapper pour une fois à la polenta et au macaroni.

Deux jours après, nous courions sur la route de Paris en compagnie de nos amis Ghika, qui devaient nous accompagner jusqu'à moitié route.

Mais, brusquement, le lendemain de notre arrivée à Sienne, ils nous quittèrent; je sus dans la suite pourquoi.

Sous le ciel de Rome, in *La Revue de France*, 1914.

(1) Bouche de four.